

préventions jalouses que ceux-ci leur font souffrir; le plus souvent, si l'on y prend garde, on voit le sot provoquer l'homme d'esprit et abuser de sa générosité. C'était donc tous les jours de nouvelles épigrammes fort grossièrement aiguës. Joseph supporta tout, dans l'idée qu'il couvrirait du moins cent francs à sa mère dès le premier mois; mais il passa ce temps dans une tristesse profonde et toujours croissante; il ne voyait plus que Brigitte, qui soignait son linge en secret, ce qui la fit gronder, parce qu'on la vit un jour qui descendait de chez lui. Une autre fois, Joseph surprit sa tante elle-même qui faisait sa ronde, dans sa chambre pour voir s'il n'y cachait rien, mais sa malle était toujours fermée à clé.

Cependant il commençait à s'habituer à sa besogne, il voyait clair dans les livres, et reconnut que la maison avait singulièrement baissé, depuis la mort du père, par l'incapacité des enfants; les deux frères étaient rarement d'accord dans leurs opérations. Un jour, comme ils se disputaient sans retenue en sa présence, il se hasarda à dire quel était l'avis qui lui semblait le meilleur à suivre et le plus sage dans l'intérêt de la maison. Etienne s'emporta et lui dit si crûment qu'il avait tort, que Joseph fut conduit à soutenir son opinion.

— Et d'ailleurs, s'écria Etienne, il n'y a que les maîtres qui aient le droit de parler ici! ceux qu'on paie pour le service n'ont qu'à se taire et à obéir.

Joseph pâlit et baissa la tête sur son registre; ce n'était pas la première injure qu'il devrait, et ce ne fut pas la dernière. Brigitte le consolait du moins et venait le voir souvent, mais elle s'en cachait, devinant à peu près les dispositions des alentours: Joseph lui-même le lui défendit. Il prenait souvent en pitié cette pauvre enfant si mal élevée, ignorante, se tenant mal, et dont il fallait tout le bon naturel, tous les dons heureux, pour résister aux pernicieuses influences des gens qui l'entouraient, il lui serrait les mains et causait simplement avec elle d'enfantillages. Chaque jour elle prenait une grâce nouvelle, mais elle demeurait, pour l'intelligence, aussi simple que par le passé; elle jouait encore, en cachette, avec des enfans plus jeunes qu'elle. Cependant, comme on la vantait souvent à sa mère, un certain orgueil finit par se réveiller dans le cœur de Mme. Lagache; ses autres enfans n'avaient reçu aucune instruction; elle se mit en tête que Brigitte, la plus jeune, serait bien élevée, jouerait du piano et parlerait le français parisien. Elle se souvint que les services militaires de son mari lui donnaient le droit de solliciter l'admission de sa fille dans la maison des Saints-Ange à Paris. Le curé de la paroisse, directeur de Brigitte, qui lui avait fait faire sa première communion, et qui connaissait toute la candeur de cette belle âme, applaudit à ce projet, et s'offrit de s'employer pour obtenir cette faveur; mais il fallait un trousseau, il fallait entreprendre un long voyage et quelques autres dépenses inévitables: l'avarice de Mme. Lagache fit, malgré tout, que ce projet en resta là.

Non seulement la situation de Joseph était intolérable, mais il n'avait plus même, pour se soutenir, l'espoir de s'avancer dans le commerce et de s'établir un jour. La splendeur commerciale était tombée, on ne voyait plus comme jadis des fortunes s'élever tout à coup. Ayant étudié la ville, les circonstances présentes, et pris quelque expérience des affaires, il était convaincu qu'il fallait avant tout de l'argent pour amasser de l'argent. Les plus riches négociants pouvaient tout au plus conserver ce qu'ils avaient. Quant à lui, il n'avait d'autre perspective que de demeurer commis toute sa vie; il ne voyait à jamais médiocre et retenu dans une condition qu'il détestait et qu'il n'avait embrassée que dans l'idée de s'y avancer rapidement. Il n'osait faire part de ses découvertes désespérantes à sa mère, du moins dans toute leur vérité; mais il les exprimait sans voile au bon abbé Truelle, qui lui écrivait des lettres de quatre grandes pages pleines de tendresse et de paternelles exhortations. Le digne homme le consolait, le soutenait, l'engageait à la patience, lui promettant de le tirer de là; il s'en occupait en effet, incessamment; il l'avait entièrement rassuré sur la somme qu'il lui avait fournie, quoiqu'il en fût gêné au point de s'imposer de petites privations et notamment celle du tabac, qu'il avait mieux aimé supprimer que ses petites aumônes.

Ce qui d'ailleurs achevait de détruire les espérances de Joseph, du côté du commerce de ses cousins, c'étaient les progrès du mal qu'il avait découvert et la ruine de la maison, qui lui semblait imminente. Etienne, aveugle et entreprenant, avait entraîné son frère, depuis six mois, dans une entreprise aux colonies dont la mise de fonds avait été considérable et dont les profits étaient nuls. C'était entre les frères une source de haines et de divisions qui s'envenimaient de jour en jour et se trahissaient à chaque instant par des démêlés furieux. Ils semblaient s'entendre cependant pour cacher ces désastres à leur mère, dont tout le bien et celui de sa fille demeurait engagé dans leurs opérations; mais il n'y avait pas moyen de rien cacher à Joseph, à qui tout passait sous les yeux. D'ailleurs il était tous les jours témoin des débats des deux frères qui se livraient souvent à de telles violences, dans leur cabinet, qu'il était obligé de fermer charitablement les fenêtres pour qu'on n'entendit rien au dehors. Depuis quelque temps ils avaient l'un et l'autre une allure farouche, ils ne parlaient plus, sinon d'un ton brusque, les commis, les ouvriers se conformant au ton des patrons, une espèce de stupeur menaçante régnait dans les cours et les magasins, tandis que Mme. Lagache, accoutumée au ton bourru de ses fils, vivait à l'ordinaire dans sa maison sans se douter de l'orage qui s'amassait sur les têtes.

Joseph écrivit secrètement ces détails à l'abbé Truelle pour achever de lui persuader qu'il n'y avait véritablement rien à gagner à persévérer dans le commerce. L'abbé lui répondit courrier par courrier; il lui communiquait

avec empressement que le hasard lui avait fait trouver une place dont il pouvait lui répondre, et qui lui rendait le séjour de Paris non-seulement possible, mais peut-être aussi très profitable; il finissait par l'engager à rompre aussitôt avec ses cousins. Une lettre de Mme. Quessel accompagnait celle du digne abbé; elle pressait très-vivement Joseph de revenir, ne pouvant plus vivre éloignée de lui.

Joseph fut transporté de ces nouvelles; cependant il craignait que sa mère et l'abbé ne se fissent illusion par envie de le revoir. Il lui paraissait ensuite peu généreux de quitter ses cousins au moment précis du malheur et dans des circonstances où il pouvait, en les quittant, les jeter dans de nouveaux embarras. Il se débattait dans ces perplexités quand un grave accident vint tout décider le jour même où il se disposait à écrire à Paris.

Il travaillait le matin à sa table quand il vit Etienne traverser rapidement les magasins et courir au cabinet où travaillait Michel, dont il ferma la porte. Il n'y fit pas d'abord attention, quand bientôt il entendit les voix s'échauffer et enfin des cris terribles. Les deux frères, s'accablant d'injures, se reprochaient la ruine de la maison, et s'accusaient l'un l'autre des plus noires menées. Joseph s'était levé, tremblant et honteux lui-même de ce qu'il entendait. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et les deux frères sortirent corps à corps, hérissés, furieux, se tenant à la gorge. Joseph épouvanté, se jeta entre eux, s'efforçant de les séparer; mais Michel qui était très-fort et ne se connaissait plus, le repoussa si rudement qu'il alla tomber sur une caisse en tôle dont l'angle lui fendit la tête. Un ouvrier le releva évanoui et le porta dans sa chambre. Les deux frères se séparèrent, et pendant deux jours un silence lugubre régna dans les magasins, sans que personne ne sût rien de l'événement.

L'homme qui avait secouru Joseph lui demanda s'il voulait un médecin, mais sa plaie n'était pas grande chose, on la baigna avec de l'eau fraîche, on y posa une compresse, et Joseph, retenu dans sa chambre, repassant sa situation, jugea inutile de parler et prit aussitôt son parti. Il apprêta sa malle, eut à peine le temps d'écrire quelques lignes à sa mère, envoya un crocheteur arrêter une place aux messageries, et le surlendemain, à la pointe du jour, il sortit de la maison avec l'homme qui portait son bagage et partit pour Paris, abandonnant à ses cousins environ un mois d'appointements qu'on lui devait.

La diligence sur la route de Bordeaux va grand train; il se retourna avec effroi dès le premier relai, comme s'il eut craint d'être poursuivi, et la joie d'être hors de cette maison, de retourner à Paris, de revoir sa mère et ses amis lui firent une fête de ce voyage.

Aux approches de la capitale, le cœur lui battait avec violence il ne songeait plus à l'avenir; ni à ses intérêts, ni aux suites de l'arrivée; il était tout au bonheur de retrouver ses amis, il se demandait s'ils auraient reçu sa lettre, s'ils l'auraient attendue; il n'eut pas voulu retarder d'une minute, le moment de tomber dans leurs bras. On arriva à Paris, il le trouvait beau, grand, peuplé, il ne concevait pas qu'on pût vivre ailleurs; il saluait les ponts, les édifices et les quartiers connus. Tout autour de lui, était si bruyant et si animé, qu'il lui semblait que la ville s'était mise en fête pour le recevoir.

On entra aux éclats de la trompette, au milieu du fracas, des chiens, des voitures et des chevaux, dans la grande cour des messageries; il mit aussitôt la tête à la portière, respirant à peine, et rencontra d'abord les regards de sa mère, de l'abbé Truelle, du bon M. Desnoyers, qui étaient là, les bras étendus, pleurant, appelant, à cette même place où il les avait quittés en partant. Ses larmes jaillirent; il ouvre à la hâte, il saute, court à eux, embrasse sa mère, l'abbé, M. Desnoyers; on ne parle pas, on ne le peut, ce ne sont que larmes, soupirs, mots entrecoupés. Mme. Quessel reprenait sans cesse son fils dans ses bras, sans le laisser s'occuper des formalités ordinaires. M. Desnoyers, qui heureusement avait la tête plus libre, fut obligé d'y veiller.

Vint ensuite un millier de questions; la première fut:—Tu te portes bien?—Oui? ma mère, oui, mes bons amis.—Après cela qu'il apportait le reste. On prend une voiture de place, on s'y loge pêle-mêle avec le petit bagage, on s'embrasse encore, on se serre les mains, on cause, on questionne, on s'interrompt. On arrive à la maison.

Mme. Quessel avait préparé un petit couvert bien propre où la place des amis était marquée; elle voulait que son fils retrouvât d'abord l'aisance et le bien-être. Joseph ivre de joie, pénètre dans sa chambre, la trouve propre, narée, cirée avec des rideaux blancs, ses pots de fleur renouvelés, ses livres bien rangés; il regarde tout, il s'assied sur sa vieille chaise, jette un coup d'œil par la fenêtre sur la place, il aurait baisé son petit bureau, son lit, ses vieux papiers, s'il ne se fût contenu; il se jette encore au cou de sa mère en la remerciant de ses soins touchants; ils pleurent et sourient à la fois. Tout à coup la pauvre femme dit d'un ton sérieux:

—Ah! ne me vantez pas, ne me remerciez pas; il m'est arrivé un grand malheur que je n'ai pas osé t'écrire.

—Eh! quoi!

—J'ai cassé ta belle pipe noire. Je les essayais chaque jour, je ne sais comment je la laissai tomber. J'étais désolée... Voici les morceaux. Peut-on la rajuster?

—Pauvre mère! dit Joseph, le beau malheur! Vous vous donniez donc tous les jours cette peine?

On causa le soir, des affaires de la maison et des divers partis que prendrait Joseph; mais dès ces premiers moments, on voyait tout en beau. Joseph lui-même, plein de courage et d'espoir, ne doutait plus de rien. L'ab-